

Réflexion critique sur l'hétérogène

Walter Moser et Régine Robin

Volume 22, numéro 2, automne 1989

Dire l'hétérogène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500905ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500905ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moser, W. & Robin, R. (1989). Réflexion critique sur l'hétérogène. *Études littéraires*, 22(2), 155–161. <https://doi.org/10.7202/500905ar>

Résumé de l'article

Les deux auteurs proposent une réflexion critique qui fait retour sur les articles réunis dans ce recueil. Si l'envergure interdisciplinaire et historique de l'objet «hétérogène» paraît illimitée, l'apparition en force de cet objet aujourd'hui est néanmoins liée à un intérêt de connaissance qui émane d'une conjoncture précise: le passage du modernisme au postmodernisme. Dans cette conjoncture, il s'agit d'explicitier clairement les enjeux épistémiques de la connaissance de l'hétérogène



POUR CONCLURE

RÉFLEXION CRITIQUE SUR L'HÉTÉROGÈNE

Walter Moser et Régine Robin

■ Une évidence se dégage de ce recueil d'essais : les chemins de et vers l'hétérogène sont variés et multiples. Cette évidence a ceci de rassurant que l'objet hétérogène, n'ayant pas été soumis à un traitement uniforme, n'a donc pas été effacé sous le regard cognitif des auteurs réunis dans cet ouvrage. L'hétérogénéité est préservée tant dans les approches que dans les objets spécifiques étudiés.

Cette constatation réconfortante, qui tient un peu de la boutade, ouvre en même temps une série de questions : qu'est-ce que l'hétérogène, quelles sont ses modalités de manifestation ? Où et comment trouver et décrire les phénomènes hétérogènes ? Mais surtout : comment penser et analyser l'hétérogène ? Certes, nous ne prétendons point inventer ici la science, et encore moins la réinventer — si on admet que la pensée de l'hétérologie s'en était déjà chargée. Notre tâche est plus limitée. Il s'agit de profiter des études réunies ici, de les prendre comme appui pour une réflexion critique qui se tiendra dans l'horizon des questions formulées et qui ne fera que prolonger, en les articulant

ensemble, des questionnements déjà amorcés ici et là.

L'hétérogène, comme objet d'étude, semble être doué d'une certaine ubiquité. Il a l'air de pouvoir surgir n'importe où. Certes, la plupart des analyses de ce numéro se situent dans le domaine des études littéraires, les autres se regroupent autour de ce champ et y sont reliées par la passerelle méthodologique de l'analyse des discours. Elles ouvrent alors les études littéraires vers des questions d'historiographie, d'histoire des idées, de linguistique, de psychanalyse, entre autres. Il n'est donc pas étonnant de voir que plusieurs objets ou phénomènes spécifiques s'offrent comme des figures privilégiées, sinon comme la figure par excellence de l'hétérogène : la représentation d'une altérité incon nue, l'inconscient, le discours littéraire, le corps, le prélangagier, le silence. Il semblerait donc qu'on puisse articuler la question générale de l'hétérogène à partir d'objets très divers. Ce qui nous amène à formuler le soupçon qu'elle ne réside pas vraiment dans la nature de l'objet.

Avant de reprendre la piste de ce soupçon, considérons brièvement la dimension historique de notre objet. Celle-ci semble à son tour presque illimitée, car l'hétérogène peut surgir n'importe quand. Il faut cependant constater une concentration historique des phénomènes hétérogènes étudiés ici. En fait, plusieurs auteurs ont travaillé sur des objets appartenant à une période qu'au sens large du terme on pourrait appeler «le tournant du siècle». L'année 1889, l'effervescence glossolalique dans le voisinage des avant-gardes historiques, l'archéologie du concept *inconscient collectif*, «l'effondrement central de l'âme», chez Artaud, l'instable «hybridité culturelle» de Kafka ainsi que les non-contemporanéités historiques de la république de Weimar pointent, en réalité, vers une même époque se situant autour de 1900 et incluant le choc de la première guerre mondiale.

Or il n'y a pas eu de mot d'ordre de la part des éditeurs ni de concertation entre les auteurs pour produire cette coïncidence ou concentration historique. La période circonscrite de la sorte semble en fait offrir au chercheur des gangues particulièrement prometteuses. De ce résultat involontaire il y aurait peut-être une leçon à tirer, ou du moins une hypothèse à formuler : les phénomènes hétérogènes se concentrent dans certaines situations, se multiplient à certains moments historiques. On peut interpréter leur cumul comme le symptôme d'un état de crise. Voilà, à peine esquissée, une problématique à laquelle on accède par l'étude de l'objet hétérogène.

Mais revenons au soupçon à peine formulé de tout à l'heure. Il ouvre un questionnement qui porte sur toutes les contributions de ce numéro, même celles qui examinent des objets plus anciens (la représentation des sauvages d'Amérique aux

XVII^e et XVIII^e siècles, un texte de Barbey d'Aurevilly) ou plus récents (l'œuvre de Marguerite Duras, *le Bavard* de des Forêts, le postmodernisme). Ce soupçon nous amène à formuler une question qui s'étend à tous les objets, quelque variés, dispersés ou concentrés qu'ils soient, parce qu'elle se situe en quelque sorte en-deçà du choix de l'objet : la problématique de l'hétérogène n'est-elle pas davantage, ou du moins autant, dans le regard de l'observateur que dans l'objet observé ? C'est Jean Bellemin-Noël qui propose la réponse — affirmative — la plus radicale : «Toute interprétation est [...] découvreuse d'hétérogène» (p. 88).

C'est bien l'orientation de cette réponse qu'empruntera, pour un bout de chemin, notre réflexion critique. Mais elle ne saurait en assumer toute la généralité sans entrer en conflit avec un autre soupçon, formulé au sujet du discours social de 1889, et selon lequel l'interprétation est congénitalement en complicité avec l'hégémonie ; c'est-à-dire qu'elle est engagée dans la reproduction du même et fait donc cause commune avec les efforts d'homogénéisation sociale. Si nous nous penchons sur notre propre situation, sur nos propres intérêts et nos désirs investis dans la question de l'hétérogène, force nous est de constater que les deux réponses sont bonnes. À condition cependant de les espacer dans le temps.

Pour cerner les problèmes de périodisation, disons simplement que le modernisme sort d'une crise du langage, de la culture et de la civilisation dont Nietzsche avait été le héraut, le grand annonciateur, et qui, de 1880 environ à 1925, submerge tout dans le domaine de l'esthétique et dans celui des sensibilités. Quelques repères ? De Mallarmé à Joyce, de Wagner à Kafka... Ces révolutions dans

l'écriture sont des transformations radicales de la forme, du langage; une désintrication de la syntaxe, un jeu sur les mots pris comme purs signifiants, ou une dissolution de la logique ou du moi, de la totalité du sujet, une remise en question freudienne du sujet souverain comme chez Kafka. Travail sur la matérialité de la langue par la fragmentation ou le collage, par le montage ou la réélaboration dans la variante et le travestissement parodique des légendes et des mythes traditionnels, à chaque fois pour mieux faire ressortir l'inquiétante étrangeté du langage, y compris du langage le plus ordinaire.

Nous vivons aujourd'hui une de ces crises et il faut y répondre. Il s'agit d'une crise globale. Quel statut peut bien y prendre l'hétérogène? Dans quelle langue en parler? Quel discours, quelle parole tenir?

L'écrivain et critique littéraire David Lodge propose un cadre théorique intéressant pour situer notre propos¹. Dans la querelle entre le modernisme et le postmodernisme (puisque nous voulons en arriver là), il ne voit pas un simple problème de périodisation. Rappelons en effet que, pour certains critiques, ce phénomène de notre culture qu'il est convenu d'appeler le postmodernisme serait lié à l'après-guerre, à l'après 58 en France, à l'après 68 un peu partout. Lodge décèle dans les ensembles culturels et esthétiques un mouvement pendulaire, une oscillation perpétuelle entre deux grandes tendances qui informent et inspirent le travail du poétique en général.

On observerait d'une part une tendance métonymique, qui met l'accent sur la contiguïté, la con-

tinuité, l'articulation, l'explication, la causalité, la rationalité; le référent, l'inscription du discours social et l'illusion référentielle deviennent primordiaux; les écrivains cherchent manifestement à communiquer avec le public et avec le reste de la société en abandonnant les diverses variantes des théories de la tour d'ivoire ou de l'autonomie de l'art.

À ces moments, périodes, tendances, viendraient s'opposer les mouvements métaphoriques où ce qui est mis en avant, c'est l'expérimentation, le travail de et sur la langue, le parataxique au lieu de l'hypotaxique, la déliaison au lieu de la causalité, la désintrication, la dissolution du moi plutôt qu'un renforcement de l'idéal du moi, la dissémination du sens, la *différance* au sens que Derrida donne à ce terme, plutôt que la cohésion sémantique et sémiotique des mots, l'autoréférentialité plutôt que la représentation dans le cadre de la mimésis. En somme, pour parler vite, le paradigme des années 10-20 de ce siècle à opposer aux années 30 précisément, qui voient un retour de la représentation, du figuratif, du réalisme en même temps qu'une grande polarisation des intellectuels entre les deux fascinations du temps: le fascisme, le communisme.

Georges Bataille avait tenté en son temps de penser le fascisme selon la catégorie de l'hétérogène, comme faisceau d'éléments non intégrables, non assimilables, marginaux, disloquant en permanence le tissu social. Son discours fait trou dans la totalité de ceux qui circulent à l'époque, il fonde réellement une *poétique du politique* qui n'a rien à voir avec la théâtralité kitsch du fascisme ni avec

1 David Lodge, *The Modes of Modern Writing. Metaphor, Metonymy and Typology of Literature*. Ithaca, Cornell University Press, 1977.

le lyrisme de l'homme nouveau du «réalisme socialiste»; elle privilégie l'écart, l'excès, le rien, le deuil du mythe de l'origine, la part d'ombre qui accompagne toute lumière, ce qui ne peut se dissoudre dans le présent, l'ici-maintenant, ce qui ne peut compter avec la détermination: la dépense, l'hétérogène. Bataille a su penser le fascisme et sa force de mobilisation, son énergie pulsionnelle. Il a été l'un des rares à comprendre qu'un des drames de l'époque avait été d'avoir laissé Nietzsche aux nazis, faute, de la part des intellectuels antifascistes, de se l'approprier. Il a été l'un des rares à penser l'idéal comme *non figurable*, à penser la nécessité d'un dehors constitutif et le deuil de l'origine. Discours proprement impossible à entendre à l'époque. Bataille a montré également comment le fascisme utilisait l'hétérogène, se servait de cette force pulsionnelle pour retotaliser, pour établir une nouvelle clôture du sens, de l'homogène, de l'un, et cette mobilisation intégrale dont parle Junger.

Ce qu'on appelle postmodernisme, terme sous lequel on tente de penser la nouvelle conjoncture intellectuelle, voire le nouveau paradigme qui affecte le savoir, n'arrive pas à créer un consensus, ni chez les écrivains et les artistes, ni chez les théoriciens et les critiques. Le phénomène est à l'œuvre aussi bien dans l'architecture que dans l'espace urbain, aussi bien dans l'esthétique sous tous ses aspects que dans la vie quotidienne et la communication (les vidéoclips, les jeux de rôle, le minitel, l'ordinateur et les modems, la communication sans support matériel). Il y a ceux qui voient dans la nouvelle esthétique et les nouvelles formes d'écriture un prolongement du modernisme avec

quelques variantes; dans la littérature, en effet, beaucoup d'aspects du modernisme se trouvent réinscrits, comme l'autoréférence, la métafiction, le travail formel sur le déplacement, les duplicata, le ludisme généralisé, la parodie. Il y a ceux qui voient dans le postmodernisme, au contraire, une rupture fondamentale, une discontinuité radicale, un jeu aléatoire de la contradiction qui, tout en mimant le modernisme et ses recherches formelles, ne ferait en réalité que des compromis idéologiques et esthétiques avec la domination, flirtant avec le kitsch et la best-sellerisation, la médiatisation. Le postmodernisme serait un faux jeu parodique, selon les termes de F. Jameson², du pastiche sans parodie. Pour cette école de pensée, le postmodernisme juxtapose dans la dissymétrie, un peu à la manière de l'allégorie benjaminienne, des morceaux, des ruines, des débris isolés de leur contexte de production et de leur co-texte esthétique et littéraire. Cette juxtaposition se ferait dans l'amnésie, dans la perte de la mémoire historique et culturelle, dans l'indétermination totale, l'aléa, ce qui viderait le texte de toute signification. Ce serait bien un jeu, mais sans règle du jeu. Si le public aime tant par exemple les romans qui traitent du Moyen Âge et qui pastichent, parodient, déplacent des discours savants ou fictionnels comme le fait Eco, c'est dans l'exacte mesure — c'est du moins ce que diraient les tenants de cette interprétation du postmodernisme — où il n'y comprend rien et où il ne peut pas repérer ce qui s'y joue tout en sentant que beaucoup de choses s'y jouent. C'est ainsi que dans *The Infernal Desire Machines of Doctor Hoffmann*, roman

2 Fredric Jameson, «Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism», dans *New Left Review*, 146, 1984, p. 53-92.

d'Angela Carter, l'un des chefs de file de la fiction postmoderne anglo-saxonne, on lit un passage où le protagoniste se trouve en face de toiles étranges :

ces tableaux étaient à l'huile et composés dans le style académique du XIX^e siècle. Quand je m'approchai pour lire les titres, en bas du cadre je vis des scènes comme «Leon Trotsky composant la Symphonie héroïque». Tout était ressemblant, l'épaisse chevelure, les lunettes cerclées de fer et le regard perçant; je vis Van Gogh en train de composer *les Hauts de Hurlevent*; et je fus particulièrement impressionné par Milton en train de peindre les plafonds de la chapelle Sixtine.

Comme le narrateur a l'air un peu estomaqué, la fille du Dr. Hoffmann lui explique: «je sais, quand mon père réécrit l'histoire, les gens s'imaginent qu'il y a des faits qui ont été vrais de toute éternité». Bon exemple de réécriture parodique, mais qui ne peut produire tout son effet que si on connaît vraiment l'auteur de la Symphonie héroïque, ceux des *Hauts de Hurlevent* et des plafonds de la chapelle Sixtine, Van Gogh et Milton et Trotsky avec de surcroît, pour chacun d'eux, les contextes historiques et esthétiques, les débats culturels de leur époque. On dira que la fiction procède toujours ainsi, qu'elle se crée son propre effet de hors-texte et que, quand on lit des œuvres modernistes, on n'est pas censé connaître toutes les allusions de *Finnegans Wake* ou de *Ulysses*. Mais il est vrai que la fiction postmoderne convoque et rature cet effet de hors-texte pour ne laisser subsister que la parodie à l'état pur.

Pourtant, nous ne croyons pas que Jameson ait raison. Si certains à l'heure actuelle effectuent de vrais retours régressifs en fonction de ce mouve-

ment pendulaire dont parlait Lodge, la plupart des écrivains font simplement sonner autrement la langue, font parler autrement la mémoire culturelle et le savoir historique, et confèrent à l'hétérogène un autre statut.

La conjoncture nouvelle a opéré un décentrement des pratiques d'écriture et de langage, des pratiques formelles, à la faveur de divers phénomènes: l'entrée dans les circuits de la lecture d'une masse formée à l'écoute des médias, à l'image, au changement rapide de sujet; l'hétérogène sous tous ses aspects: l'écriture féminine (qui a beaucoup plus bouleversé le paysage littéraire que certains ne l'auraient souhaité), les écritures minoritaires, «ethniques», comme on dit; l'hybridité culturelle inscrite dans la fiction, le métissage, toutes les formes de ce que Scarpetta appelle «l'Impureté³»; les polysémies et polyphonies de toutes sortes; l'interdiscursivité et l'intertextualité généralisées. Tout a été transformé, bouleversé, dans le réemploi, le mime parodique, le déplacement, la répétition. L'hétérogène langagier selon nous travaille le texte littéraire comme une bordure, une frontière, créant de l'opacité là où tout semblait familier, des écarts, des fissures, de la fragmentation, du nomadisme, de la migration des signes, un exil dans l'écriture, pour retrouver la position de Kafka. Travail donc de l'inter-langue, rapport imaginaire que l'écrivain entretient avec sa langue maternelle et avec les autres langues, rapport d'amour, de haine, de rejet, d'ambivalence, de fixation, de transparence illusoire, rapport spéculaire narcissique, etc.

Ce qui menace cette hétérogénéité, c'est le retour à de l'un, à de la retotalisation, à de la reter-

3 Guy Scarpetta, *l'Impureté*, Paris, Grasset, 1985.

ritorialisation, soit dans le sens d'une écriture de best-seller, soit dans la position de l'écrivain porte-parole, soit dans le rêve d'un messianisme linguistique. Pensons à Zamenhof autrefois et à sa tentative de création d'une langue universelle — l'espéranto — ou encore à la tentation de la généralisation d'une langue véhiculaire comme l'anglais de nos jours un peu partout.

Il nous incombe donc aujourd'hui de penser les enjeux et les procédés d'une nouvelle logique de la connaissance. Car on ne saurait se contenter d'articuler le moment tactique du refus ou de la subversion de l'autre paradigme, celui qu'on souhaite dépasser. Et, pour commencer, il faudrait prendre conscience des pièges que comporte un tel projet de dépassement, pièges qui prennent la forme d'une double contrainte. Le projet d'une science de l'hétérogène ne réunit-il pas deux termes mutuellement exclusifs? Ou bien on affirme et valorise la qualité instable, plurielle, différentielle, autre de l'objet, et on met l'acte cognitif — du moins de type scientifique — en échec. Ou bien on affirme et valorise l'acte cognitif au risque de manquer, et même d'effacer, la spécificité de l'objet. Formulée de manière si exclusivement antagoniste, la question prend une allure dramatique, adopte les traits d'une tragédie épistémique qui se solderait fatalement par la destruction d'une des deux forces et positions en jeu.

Sur la scène contemporaine des sciences humaines, on observe en fait des velléités, parfois avec un grand déploiement d'énergies désirantes, qui pointent dans la direction d'un tel drame. Pour le dire crûment: il y a ceux et celles qui, pour toutes sortes de raisons, veulent la peau de la science; s'y opposent ceux et celles qui, réagissant à la menace de l'hétérogène, en veulent la peau.

Ces positions ne se déclarent pas toujours explicitement. Comme il s'agit parfois de réactions viscérales ou de désirs inavoués, elles n'atteignent pas toujours le niveau conscient de l'argument rationnel dans l'esprit de ceux et de celles qui les tiennent. Il y a donc aujourd'hui une certaine urgence à s'engager dans un travail de type maïeutique pour amener au niveau d'une réflexion critique ce qui, de part et d'autre, fait obstacle à une connaissance de l'hétérogène. Au-delà de ce travail il faudrait aussi et déjà inventer des stratégies pour faire advenir une telle connaissance sans tomber dans les pièges qu'elle comporte.

Rapportant maintenant ces réflexions de nature abstraite au corps de textes réunis dans ce numéro, il est équitable de constater qu'en eux ce double travail est déjà amorcé et, par moments, bien avancé. Si Flaubert parlait des «grandes gueulades romantiques», on peut affirmer qu'aucun de nos auteurs ne s'est engagé dans de grandes gueulades théoriques ou méthodologiques. Vu l'état actuel des études sur l'hétérogène, c'est un constat positif. C'est ce qui rend possible l'écoute de l'hétérogène. Car il s'agit en premier lieu de pratiquer une écoute active et une lecture attentive de cet objet. Car il s'agit en quelque sorte de le trouver tout en l'inventant (dans les deux sens du verbe latin *inuenire*). Cela peut se faire en le dépistant dans les interstices des structures, systèmes, époques, cultures; en lisant les tensions et les incohérences qui se développent à l'intérieur des concepts totalisants comme les symptômes de son existence; en guettant son émergence sur la face inusitée des objets connus. Autant de vues dont le dénominateur commun se réduit à un geste négatif: renoncer à vouloir créer le nouvel objet de toutes pièces. Il s'agit de faire progresser sa configuration, sa conception, en

RÉFLEXION CRITIQUE SUR L'HÉTÉROGÈNE

même temps qu'il acquiert une visibilité phénoménale.

Ce double travail n'a rien de spectaculaire, il ne satisfait pas l'impatience. Il fait advenir un nouvel objet avec une lente efficacité. Il faut même se demander si ce singulier, «un objet», est de mise ici. Qui chercherait dans ces travaux *un* objet avec *une* configuration, reconnaîtra qu'il reste dispersé, polymorphe dans ses manifestations. Mais celles-ci renvoient à une même problématique, à une même recherche qui, en ce moment du moins, avance sous différents noms et termes. Avoir voulu unifier

les noms et les objets davantage aurait peut-être voulu dire les manquer en permettant à un discours par trop homogène de prendre l'hétérogène en charge.

Dans ce sens, ces études témoignent d'une recherche en cours, qui toutefois n'appartient à aucun chercheur ni à aucun groupe de recherche en particulier. C'est plutôt nous tous qui appartenons à cette recherche comme à un moment historique dans lequel sont engagées toutes les disciplines des sciences humaines.